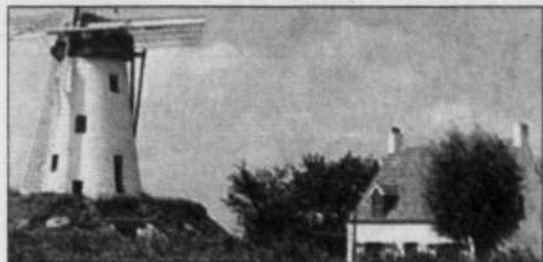


LITTÉRATURE

Portraits flamands
Page F 5



CHANSON

Le tour de la chanson
Page F 7

LE DEVOIR

LIVRES



Les Césars de la guerre

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Gerard Chaliand est un homme qui a évolué, au fil des ans, sur la planète Guerre: le Kurdistan iranien, l'Afghanistan, la Colombie, les maquis de la Guinée-Bissau, le Nord-Vietnam à l'époque des bombardements américains... A Paris, il y a quelques années, cet homme d'action m'expliquait garder toujours sur lui, dans sa ceinture à double fond, des dollars américains, juste «au cas où quelque chose arriverait quelque part». Chaliand est expert en géostratégie et directeur du Centre européen des conflits. Anticolonialiste actif durant la guerre d'Algérie, il est aussi spécialiste des guérillas et du terrorisme, poète et même cuisinier à ses heures.

Avec son collègue Arnaud Blin, il a publié en 1998 un *Dictionnaire de stratégie militaire*. Chaliand et Blin offrent aujourd'hui à lire *America is Back*, consacré aux «nouveaux Césars du Pentagone». Les deux spécialistes plongent dans l'histoire de la diplomatie étrangère américaine.

Toute animée par sa volonté de puissance, cette diplomatie apparaît nourrie de la guerre. «C'est une évidence que les États-Unis, quelle que soit la nature de leur administration, souhaitent maintenir aussi longtemps que possible un environnement international conforme à leurs intérêts.» Ainsi, entre les positions de Jefferson et de Roosevelt, en passant par celles de Wilson et de Reagan, on sent la même vague de fond. Aujourd'hui, «l'aile la plus dynamique de l'administration, celle qui gravite autour du Pentagone, est une Amérique particulière qui entend profiter des circonstances historiques favorables pour améliorer les positions des États-Unis par la menace ou par l'exercice de la force».

Le maintien ou le développement de l'hégémonie américaine s'est appuyé sur le principe d'un modèle civilisationnel autoproclamé autour de l'idée de «démocratie». Les États-Unis, depuis toujours, entrent dans les conflits selon une rhétorique à peine renouvelée de la croisade. Que ce soit lors de la Première Guerre mondiale ou lors de la seconde, les États-Unis ont évoqué le principe fuyant de la «guerre juste». Les faucons fondamentalistes qui entourent l'actuel président américain proposent

VOIR PAGE F 2: CÉSARS



«Un colonisé
ne peut pas
se réclamer
d'une culture
pure»

Identité multiple Maryse Condé

Née en Guadeloupe, elle a cherché son identité autour du globe, de Paris à New York, jusqu'en Afrique de l'Ouest. Elle a connu l'idéalisme comme les désillusions du militantisme. Aujourd'hui, c'est dans son île natale, au cœur des Antilles, qu'elle aime par-dessus tout se retrouver. La romancière et universitaire Maryse Condé sera à Montréal cette semaine pour recevoir le prestigieux prix Métropolis bleu, remis lors du festival du même nom. Au même moment, elle fait paraître un roman, *Histoire de la femme cannibale*, aux Éditions Mercure de France.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est dans l'Afrique du Sud post-apartheid qu'elle a trouvé l'inspiration de son dernier roman, l'histoire d'un mariage entre un Blanc et une Noire sur fond de débat sur la lutte des races.

Là, elle a trouvé une Afrique qu'elle ne reconnaissait pas, très occidentalisee, loin de cette réconciliation tant vantée, où la violence noire a tristement pris le relais de la domination blanche et où l'on peut encore passer des heures dans une ville comme Le Cap sans croiser un seul Noir.

«Les gens m'ont paru tristes alors qu'il y a une sorte de vivacité en Afrique de l'Ouest», dit-elle. Selon elle, il y a sûrement progrès en Afrique du Sud, mais ce progrès, pour un observateur non averti, n'est pas manifeste.

Il faut dire que l'Afrique de l'Ouest, elle connaît, elle qui, autrefois mariée à un Guinéen, y a passé plus d'une décennie de sa vie. C'était un autre de ces voyages qui l'ont emmenée à la rencontre d'elle-même et de sa culture guadeloupéenne, forcément métissée, forcément plurielle. Citant Montaigne, Maryse Condé dit qu'«un honnête homme, c'est un homme mêlé».

Maryse Condé est née dans une famille noire petite-bourgeoise de la Guadeloupe. Elle a capté l'essence d'une enfance colonisée choyée, cette ambiance de «peau noire, masque blanc» racontée dans un livre intitulé *Le Cœur à rire et à pleurer*, paru en 1999 chez Robert Laffont. Elle y raconte comment la lecture de *La Rue Case-Nègres*, de Joseph Zobel, a été une révélation pour l'enfant qu'elle était, une prise de conscience de la condition noire, à l'origine de son engagement politique, un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

«D'un seul coup tombait sur mes épaules le poids de l'esclavage, de la Traite, de l'oppression coloniale, de l'exploitation de l'homme par l'homme, des préjugés de couleur, dont personne, à part quelquefois Sandrino, ne me parlait jamais. Je savais bien sûr que les Blancs ne fréquentaient pas les Noirs. Cependant, j'attribuais cela, comme mes parents, à leur bêtise et à leur aveuglement insondable», écrit-elle dans *Le Cœur à rire et à pleurer*.

Elevée à la française dans une famille noire aisée, elle n'a vraiment mesuré l'ampleur du fossé entre les Noirs et les Blancs en Occident que lorsqu'elle est partie étudier à Paris. A l'époque, se souvient-elle, elle lisait Cheikh Anta Diop, ce Sénégalais qui écrivait dans les années 50 *Nations nègres et culture*, qui s'interrogeait sur la place de la civilisation noire dans l'histoire. C'est le début d'un certain militantisme marxiste, mais aussi d'une longue évolution qui la porte aujourd'hui à penser le monde autrement qu'à travers la simple confrontation des races.

«Quand j'étais jeune, se souvient-elle en entrevue, j'avais tendance à diviser le monde en deux: d'un côté le monde blanc, de l'autre le monde noir. C'était simple et facile. Au fur et à mesure que j'ai vécu, et que j'ai regardé autour de moi, j'ai compris que ce n'est pas si simple.»

VOIR PAGE F 2: CONDÉ

LE DON DE LA MORT *Tuer peut-il devenir un acte d'amour ?*

de Michel-Wilbrod Bujold

Table ronde : « Faut-il demander justice et pardon de concert avec Robert Latimer ? »

Marie-Andrée Bertrand, criminologue, Michel-Wilbrod Bujold, écrivain, Robert Daoust, chercheur indépendant, Pierre Marois, médecin-physiatre

Dimanche 30 mars, 14h, Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis

≈ Ouvert au grand public ≈

www.traitudunion.net



TRAIT D'UNION



LIVRES

CÉSARS

SUITE DE LA PAGE F 1

en fait une simple adaptation d'un discours historiquement bien établi.

Le budget militaire annuel des États-Unis demeure à la hauteur de ce qu'il était à l'époque de la guerre froide, soit environ 300 milliards. Gagner des guerres facilement, grâce à l'écrasante supériorité technique qui en découle, est cependant plus facile que de conquérir les voies de la paix. De l'avis de Blin et Chaliand, les avancées guerrières tous azimuts de l'administration Bush ne permettent pas d'envisager pour bientôt une stabilité du monde. La « guerre au terrorisme » que continuent de mener les faucons du président est jugée comme l'étape la plus facile de cette politique où le « conditionnement de l'opinion publique » américaine ne fait pas l'ombre d'un doute. La lutte pour établir la paix véritable risque d'être autrement plus éprouvante. Ainsi jugent-ils que l'Afghanistan « restera une zone de relative instabilité ». Et le projet irakien, pensent-ils, pourrait être contrecarré par l'attitude des Turcs à l'égard des Kurdes. Sans compter que les Américains sont perçus plus que jamais comme des agresseurs par tous les peuples arabes. Leur présence offensive risque de donner du poids aux États conservateurs du Moyen-Orient, à commencer par l'Iran, un État de 70 millions de personnes d'ores et déjà autrement plus menaçant pour les États-Unis que ne l'était l'Irak.

Évidemment, les livres consacrés à la politique du géant américain sont plus nombreux que jamais. Si l'on croit, comme Michael Moore, qu'il reste encore, grâce à la satire, quelques possibilités de combattre la bêtise humaine, c'est sur la voie des *Saigneurs de la guerre* qu'il faut s'engager sans tarder. Œuvre de Jean Bacon, cette histoire incisive de la guerre à travers les âges est digne d'un pamphlet signé Jonathan Swift. Parue pour la première fois il y a vingt ans, elle vient d'être rééditée.



Il semble que rien de l'horreur de la guerre n'échappe à l'œil vif de Bacon: les destins individuels brisés, les bombardements, la propagande, la rhétorique ultranationaliste, l'industrie de l'armement, la boucherie du combat... Le tout est porté par une écriture acérée et puissante. On ne saurait trop recommander la lecture de ce livre en ces temps lourds qui sont les nôtres.

AMERICA IS BACK

LES NOUVEAUX CÉSARS DU PENTAGONE

Gérard Chaliand et Arnaud Blin Bayard Paris, 2003, 226 pages

LES SAIGNEURS DE LA GUERRE

BRÈVE HISTOIRE DE LA GUERRE ET DE CEUX QUI LA FONT Phébus Paris, 2003, 318 pages

CONDÉ

« L'essentiel est de ne pas fétichiser ces valeurs occidentales, de ne pas les considérer comme supérieures aux autres »

SUITE DE LA PAGE F 1

Le monde des opprimés et le monde des oppresseurs, cela ne coupe pas nécessairement les couleurs. Le monde des oppresseurs n'est pas forcément blanc; il peut y avoir des gens qui s'érigent en dictateurs dans les peuples noirs. Il fallait un peu oublier les couleurs, aller au-delà des couleurs [...] C'est cela qui est le plus dur, arriver à voir le monde dans sa diversité économique, sociale et politique.

Entre temps, Maryse Condé a écrit de nombreux romans, a fondé le département d'études françaises et francophones de l'université Columbia, à New York. De son roman en deux tomes, *Ségou les murailles de terre* et *Ségou la terre en miettes*, on dit qu'il dépeint admirablement l'esclavage et l'influence de l'islam en Afrique.

D'un mariage avec un Guinéen, qui la laissera mère de quatre enfants, et d'un long séjour en Afrique de l'Ouest, elle revient cependant que les différences culturelles entre Guadeloupéens et Africains sont plus importantes qu'on veut bien le croire. En Guinée, se souvient-elle, elle avait « tout à apprendre », jusqu'au *malenke*, la langue d'usage, qu'elle a bien dû maîtriser pour communiquer dans son nouveau pays. La fascination des origines en prend pour son rhume. Et aujourd'hui, citant Oswald de Andrade, elle dit qu'« un colonisé ne peut pas se réclamer d'une culture pure. Un colonisé a fatalement intégré des valeurs occidentales. L'essentiel est de ne pas fétichiser ces valeurs occidentales, de ne pas les considérer comme supérieures aux autres. Je suis un Indien tupi qui joue du luth ».



© JOHN FOLEY / OPAL Maryse Condé.

Maryse Condé partage sa vie, depuis plusieurs décennies, avec un Britannique de race blanche. Or, ce mariage lui est constamment reproché dans la communauté noire, comme le mariage mixte est reproché à Roseline dans le dernier roman de Condé, *Histoire de la femme cannibale*.

« On me reproche constamment [cette union], confie-t-elle. On me la reproche en Guadeloupe, on me la reproche aux États-Unis. Les gens me le reprochent. Il faut expliquer que, d'accord, je suis mariée à un Blanc, mais que cela ne veut pas dire que je sois complètement aliénée. » Or, dit-elle, « même si c'est politiquement incorrect de le dire, il y a

beaucoup moins de différences entre une Guadeloupéenne et son époux anglais qu'entre une Guadeloupéenne et son époux guinéen ».

Reste que le racisme, dans sa forme quotidienne, demeure présent dans l'œuvre de Maryse Condé. Ce racisme qui fait qu'on vous confond constamment avec les gens de service, à cause de la couleur de votre peau, lorsque vous entrez comme cliente dans un restaurant fréquenté principalement par les Blancs. L'héritage piégé des siècles de servitude.

Écrivaine et professeur, Maryse Condé a cependant aussi voulu faire porter ailleurs son combat. En littérature, ce combat, c'est aussi de faire voir en l'Ivoirien Amadou Kourouma ou le Martiniquais Aimé Césaire de grands écrivains au même titre que Marcel Proust. Récemment, Maryse Condé a pris sa retraite de l'université Columbia, où elle a enseigné durant tant d'années. À Montréal maintenant de la reconnaître et de la fêter.

HISTOIRE DE LA FEMME CANNIBALE

Maryse Condé Mercure de France Paris, 2003, 320 pages (en librairie le 3 avril)

ÉCHOS

Des écrivains contre la guerre

(Le Devoir) — Près de 150 écrivains américains d'importance ont publié dans le *New York Times*, sous le chapeau de *Writers Against the War*, une lettre ouverte adressée à George W. Bush. « Comme vous l'avez vous-même noté, il y a des forces du diable dans ce monde. Ne laissons pas les États-Unis être l'une d'elles », peut-on lire dans cet appel au président. Parmi les signataires, on note les noms de Richard Price (Prix Pulitzer), Stephen King, Russell Banks et Michael Downing.

Gilles Archambault

(Le Devoir) — À l'émission *Cent titres* de Télé-Québec, on reçoit cette semaine l'unique Gilles Archambault. Le romancier célèbre cette année ses 40 ans d'écriture en même temps que les 40 ans de son éditeur, Le Boréal. Le mardi 1^{er} avril à 22h sur les ondes de Télé-Québec.

L'écriture selon Duras

(Le Devoir) — Dans le cadre du Studio littéraire qui se tient au café-théâtre Stella Artois de la Place des Arts, on présente mercredi à 19h30 Duras, écritre dit-elle, avec Françoise Faucher et Jean Marchand. Le titre est un clin d'œil à un texte et un film de Duras intitulés *Détruire, dit-elle*, où elle manifestait sa préférence pour les êtres en marge, à l'ombre des événements de Mai 68.

Les busheries langagières du président

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY LE DEVOIR

Au royaume de la maladresse verbale, notre premier ministre Jean Chrétien trône paisiblement, loin devant ses éventuels prétendants. Pourtant, fort de son improbable croisade contre l'« axe du mal », le président américain, George W. Bush, menace sérieusement son règne. Celui qui a confondu Grecs et « Gréciens » et fait de l'Afrique un pays serait si empoté qu'il aurait réussi à élever sa légendaire maladresse verbale au rang d'expression artistique. Mal informé et doté d'une navrante paresse intellectuelle, le président américain souffre d'un manque de cohérence flagrant doublé, à l'occasion, d'une syn-

taxe que certains n'hésitent pas à qualifier de « dégénérée ». Quelques sites Internet recensent même ses aphorismes les plus bancals de même qu'une appréciable collection de ses meilleurs mots mâchés. Une dangereuse tendance qui lui faisait dire en octobre 2000: « J'espère que j'incarne l'antifanaticisme, l'antisémitisme et l'antiracisme. » Peter Scowen, aussi auteur du *Livre noir des États-Unis*, a eu la bonne idée de réunir, dans *Le Pied dans la Bush*, ses 100 meilleures perles.

LE PIED DANS LA BUSH

Peter Scowen Traduit de l'anglais par Félix Faucher Les Intouchables Montréal, 2003, 112 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 19 au 25 mars 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Actualité	LA GUERRE DES BUSH	É. LAURENT	Plon	7
2	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LEVY	Robert Laffont	5
3	Loisirs	LES MORDUS NO.1	M. HANNEQUART	Rudel Medias	2
4	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	23
5	Actualité	LA QUESTION IRAKLIENNE	P.-J. LUZARD	Fayard	9
6	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	128
7	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	4
8	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE!	M. MOORE	Boréal	22
9	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?	J. SPENCER	Michel Lafon	116
10	Roman	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	5
11	Roman	IMPRIMATUR	MONALI / SORTI	JC Lattès	9
12	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE	J. ZIEGLER	Fayard	20
13	Biograph.	SALE JOB: UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme	3
14	Roman	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	21
15	Roman	DOCTEUR, PUIS-JE VOUS VOIR... AVANT SIX MOIS?	N. DE BURON	Plon	3
16	Psycho.	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	20
17	Psychologie	LE MURMURE DES FANTÔMES	B. CYRULNIK	Odile Jacob	6
18	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	46
19	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	48
20	Biograph.	SALUT LES AMOUREUX!	DUROCHER/FORTIN	Stanké	6
21	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE	COLLECTIF	Marabout	9
22	Polar	L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	8
23	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	114
24	Cuisine	LE DESSERT SE FAIT LÉGER	ROBITAILLE/LAVOIE	Santé à la carte	13
25	B.D.	GARFIELD, t. 36 - Tout schuss	J. DAVIS	Dargaud	2
26	Spiritualité	DIEU ?	A. JACQUARD	Stock	4
27	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	39
28	Jeunesse	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livres & DC)	H. MAJOR	Fides	22
29	Psychologie	LE PRÉCIEUX PRÉSENT	J. SPENCER	Michel Lafon	5
30	Faune	LES CHATS NOUS PARLENT	DIBRA / RANDOLPH	le Jour	10
31	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	13
32	B.D.	CALVIN ET HOBBS, t. 22 - Le monde est magique!	B. WATTERSON	Hors Collection	6
33	Santé	EN 2 TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CADRIN-PETIT / DUMULIN	L'Homme	4
34	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Leméac	1
35	Roman	L'ANGLE SOLITAIRE	D. STEEL	Pr. de la Cité	6
36	Roman	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	20
37	Actualité	BUSH CONTRE SADDAM	J. GUISNEL	La Découverte	2
38	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Nevalis	22
39	Pratique	FINANCE AU VOLANT	E. BRASSARD	Éric Brassard	4
40	Roman	CATALINA	G. GOUGEON	Libre Expression	23
41	Psycho.	L'ENFANT ADOPTÉ DANS LE MONDE	COLLECTIF	Hôpital Ste-Justine	5
42	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS	B. CYRULNIK	Odile Jacob	92
43	Maternité	MON BÉBÉ: JE L'ATTENDS, JE L'ÉLÈVE - Nouvelle édition	E. FENWICK	Reader's Digest	20
44	Roman	LE HUIT	K. NEVILLE	le cherche midi	39
45	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	248

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques à prix incroyables

50% de rabais et plus.

Des cadeaux chers à petit prix pour toutes les occasions.

STOP PRIX CHOC
Renaud-Bray

NOUVEAUTÉ Bayard

Bush et la stratégie des « faucons du Pentagone »

Gérard Chaliand et Arnaud Blin

AMERICA IS BACK
LES NOUVEAUX CÉSARS DU PENTAGONE

Deux experts font une analyse fouillée de la politique interventionniste américaine qui engage le destin du monde entier.

Gérard Chaliand, géostratège et spécialiste des conflits
Arnaud Blin, spécialiste de politique américaine et de stratégie

L'ouvrage de référence indispensable pour comprendre les raisons de la guerre en Irak!

En vente dans toutes les bonnes librairies

SEMAINE DES REVUES DU 31 MARS AU 6 AVRIL 2003

SODEP 25 ANS
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS

Concours d'écriture de la SODEP

Afin de souligner notre 25^e anniversaire, la SODEP lance un concours d'écriture sur le thème du **Regard**. « Personne ne sait comment sont exactement les choses quand on ne les regarde pas. » (Hubert Reeves)

Il s'agit d'écrire un texte de création ou de critique. Le gagnant dans chacune des catégories verra son texte publié dans une revue membre de la SODEP et recevra 250 \$. La date butoir est le 15 juin 2003.

Vous rêvez d'écrire pour une revue culturelle? Les approches sont aussi nombreuses que vaste est la culture... Du poème à la nouvelle, en passant par la science-fiction et le polar. Un témoignage de la vitalité de la production littéraire ou artistique. L'expression d'opinions ou d'idées ou encore un regard sur l'histoire ou le patrimoine. Et quoi encore? À vos plumes!

Gardez-nous à l'œil!

T/514.397.8669
F/514.397.6887
www.sodep.qc.ca

Les règlements complets du concours sont disponibles au bureau de la SODEP 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Le Conseil des Arts / The Canada Council for the Arts

Lecture de poésie à l'Accueil Bonneau par Pierre Hamel

Adage

Voix I
paru aux éditions Adage

Voix II - à paraître

23 avril 11 à 14h Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

Certains trouveront que c'est peu de chose, un recueil de poésie parmi d'autres... Mais dans *Voix I*, toute une vie circule entre les pages, avec ses passages à vide, ses plongées, ses petites renaissances, sa quête de dignité au bout du chemin. C'est beau, rempli d'images, de souffrances et de silences aussi. Les poètes poussent sur le macadam... Odile Tremblay, *Le Devoir* 15-12-02

courriel : shelton@adage-edition.com
téléphone : 514 336 2930 - télécopieur : 514 336 0614
achat en ligne : www.adage-edition.com

Une folie sans lendemain
de Nicole Houde

Atteinte d'un cancer foudroyant, Céline refuse tout traitement palliatif et retourne dans son village natal. L'espoir, aussi dérisoire soit-il, est peut-être la dernière chose qui refuse de s'éteindre en elle. Un livre troublant et dense, un hymne à la vie, à l'amour et à la liberté.

Nicole HOUDE
UNE FOLIE SANS LENDEMAIN

104 pages, 16,95 \$

Pour vous tenir au courant de nos parutions, venez faire un tour sur le nouveau site de la Pleine Lune : www.pleinelune.qc.ca

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Petits jeux de rôles

VOCATIONS

Ludovic Schweitzer
Triptyque
Montréal, 2003, 191 pages

Robert Chartrand

Il fait désordre, ce premier roman de Ludovic Schweitzer, dès les premières pages, et il vaut mieux s'en accommoder parce que les choses ne s'arrangeront pas par la suite. De quoi et de qui s'agit-il? Les questions se posent, alors que nous accompagnons d'abord un personnage riche, épate lui-même par sa bonne fortune, qui vient d'emménager dans une demeure digne de ses moyens. Ses préoccupations? Une chatte qui lui tombe sur les nerfs, le souvenir lointain et lancinant d'une fillelette dont il a été vaguement amoureux et, dans l'immédiat, la lecture d'un roman offert par un ami, *Clarisse aux mille visages*, qui le trouble parce que lui-même, comme ce personnage de femme, se plaît à jouer des rôles dans sa vie de tous les jours.

Ses contours sont flous, à cet homme dont on apprendra plus loin qu'il s'appelle Serge Lamontagne — ce qui semble indifférent. D'où tient-il sa fortune? C'est un mystère, aussi opaque que son amitié pour un certain Jacques et qu'une liaison avec une Néerlandaise prénommée Hilda, étiquetée comme «*bombe sexuelle*» avant qu'elle ne devienne la bonne à tout faire de monsieur.

Les personnages sont tous convenus: maîtres et serviteurs, jouant vaillamment leur rôle, liés par la force des choses — cette contrainte indiscutable qu'est la différence de fortune — et troublés parfois dans leurs rapports, comme lorsqu'un jardinier va se permettre, tout en respectant les convenances, de tancer son maître. L'ordre social persiste, mais il chancelle parfois: Ludovic Schweitzer, de toute évidence, a vu et aimé les films de Pier Paolo Pasolini.

Vocations aurait tout aussi bien pu s'intituler — et plus justement — *Rôles*, puisque plusieurs des per-

sonnages du livre s'essayaient, avec peu de succès, à se présenter sous diverses déguisures: le peintre désargenté, l'amant éconduit, le millionnaire mal aimé, le plus souvent désillusionné, naïfs en dépit d'un certain cynisme, tous floués à un titre ou à un autre. Chacun joue à qui perd gagne, et souvent le lecteur aura peine à se retrouver dans ces métamorphoses de personnages, trop subites, où le réel et le fantasme sont mal départagés.

Il se dégage de ce récit brouillon un discours en filigrane, insistant tout de même, et qui dit à peu près ceci: l'argent ne fait pas le bonheur, la vérité des êtres est ailleurs que dans les bas calculs, il vaut mieux ne faire confiance à personne, même pas à nos plus proches. Et surtout, surtout, cette question lancinante, sans réponse: qui sommes-nous, une fois épuisés les ruses, les faux-fuyants, les dérobades qui ont permis de retarder jusqu'à la limite du possible l'avènement de la question ultime.

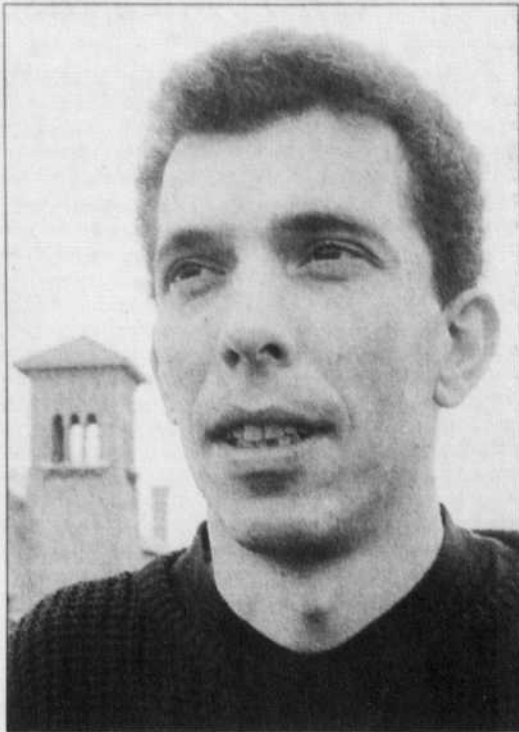
Cela aurait pu donner un roman à lire tous azimuts, car il s'y trouve des personnages et des situations également riches en possibilités. Or les deux déçoivent. Les premiers sont trop évanescents pour qu'on s'y attache. Puis se succèdent ces scènes qui tournent court, où le désir et l'ambition, victimes du hasard, se trouvent banalisés, bêtement.

Tout le récit progresse à reculons, marqué de

fréquents retours au passé qui ne sont pas toujours éclairants.

Mais le pire de ce livre, ou en tout cas le plus problématique, c'est la vilaine pâte dont il est fait: cette écriture, dont on pourrait croire, un certain temps, qu'elle veut jouer de toutes les caricatures imaginables. On lira de franches sottises, comme celle-ci: «*c'est une araignée qui se détache du plafond pour faire s'envoler un cri qui résonne encore*»; ou des métaphores filées ridicules: «*la frustration qui a envahi le pont de ses pensées s'est vu rejeter soudainement par ces paroles qui sont venues remettre à flot la chaloupe d'amour dans laquelle il écope depuis longtemps*». On se demandera même si l'auteur connaît le sens de mots pourtant courants: est-il possible d'être «*prolix* en louanges», ou d'avoir une «*ête de merlan frit*», peut-on imaginer un personnage qui en «*inspecte*» un autre alors qu'il le surveille, un autre encore qui «*n'a pas changé d'un pouce*», oui qui connaît une «*période à vide*», ou qui se préoccupe de «*pacotilles*»?

On voudrait bien croire à un parti pris de dérision qui se moquerait de la langue. Mais non. Les maladroites, les bêtises sont lâchées ici telles quelles, sans recul ni mise en forme. Ludovic Schweitzer est pourtant traducteur de métier, selon ce qu'on nous dit au dos de son roman. Selon mes petites recherches, il ne serait pas membre de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Cela dit, je ne doute pas qu'il soit compétent dans son travail. Mais à le lire ici, comme dans les quelques nouvelles qu'il a fait paraître dans la revue *Moebius*, je ne peux que conclure ceci: il se fait une idée bien simpliste de ce qu'est la littérature et... il aurait intérêt à consulter plus assidûment le dictionnaire. Sergio Kokis, ce Québécois d'adoption, né au Brésil, a déjà dit que bien des Québécois étaient des «*massacreurs de langue*». Il faisait allusion à notre langue parlée. Eh bien, Ludovic Schweitzer, lui, est un massacreur du français écrit, qui semble avoir été laissé à lui-même pour ce livre. Son éditeur, pourtant sérieux, ne l'aura pas accompagné comme il l'aurait dû.



Ludovic Schweitzer

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est dommage, parce que *Vocations*, en dépit de quelques clichés, explore des pistes intéressantes à propos des dérives identitaires contemporaines. Ça aurait pu, avec un sérieux travail de réécriture — personnages précisés, enchaînements améliorés, langue amendée — être un assez bon roman.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un véritable pied de nez à la mort

LE LIVRE
D'UN CROQUE-MORTThibault Gardereau
VLB éditeur
Montréal, 2003, 219 pagesLOUISE MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

d'effrayer les pauvres crédules qui ont osé pénétrer dans leurs fiefs. Des aventures souvent rocambolesques qui donnent lieu à quelques-uns des meilleurs moments de cet improbable récit.

Écrit dans une langue colorée et riche, *Le Livre d'un croque-mort* est en somme tout sauf austère. Les jeux de mots et effets stylis-

tiques y abondent, généralement avec bonheur, bien que certains d'entre eux finissent par s'essouffler. Parsemé de clin d'œil aux grands de ce siècle, ce roman est celui d'un conteur né. Les anecdotes croustillantes y pullulent, les références aussi, qu'elles soient littéraires ou autres, se succédant à un rythme parfois infer-

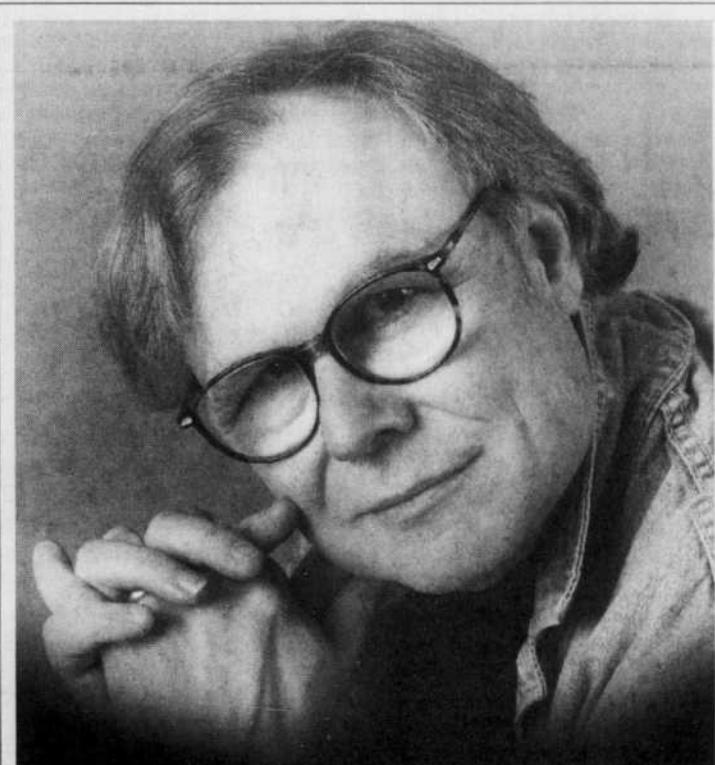
nal. De Dracula à Frankenstein, du château d'Otrante à celui d'Udolphe, en passant par des classiques comme Poe, Gautier, Hoffmann et des œuvres plus modernes comme celles d'Anne Rice et de Stephen King, Thibault Gardereau tisse en effet la toile d'une vie inclassable, n'hésitant pas à trafiquer l'Histoire — et quelques dates — pour mieux esquiver la sienne.

De temps immémorial, la Grande Faucheuse a toujours eu mauvaise presse. Son valet, la mine généralement patibulaire, le sourire parfois inquiétant, suscite aujourd'hui le même malaise. C'est qu'à force de travailler avec les défunts, le croque-mort finit par se retrouver seul aux frontières de la Camarde. Mortel, le métier de thanatologue? Que nenni! Le Montréalais d'adoption Thibault Gardereau en a fait le moteur de son second roman, *Le Livre d'un croque-mort*. Il en résulte un récit enjoué, qui s'avère un véritable pied de nez à la mort, aussi spontané que festif.

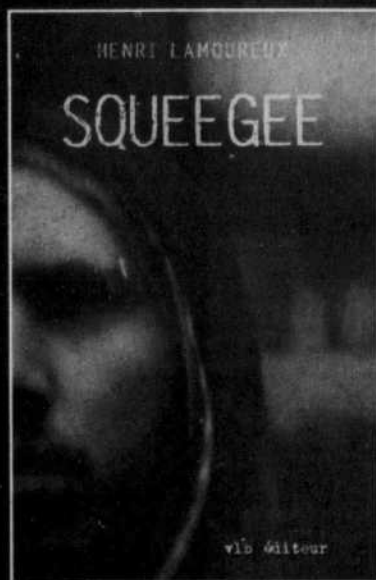
Ode au romantisme noir, *Le Livre d'un croque-mort* est un roman incroyablement vivant, tout entier dédié aux plaisirs éphémères de cette Terre, ceux-ci revus et corrigés par Adrien Stèle, fin «*eschatologue*» et croque-mort de profession. Doué d'un sens de l'humour peu commun — «*Je suis croque-mort et les préfère à la époque au sel!*» —, celui-ci voue une profonde admiration aux pieds. Bien que moderne, il n'hésite d'ailleurs pas à perpétuer un procédé datant d'outre-tombe, appris de son vénérable maître, le bien nommé Aristide de la Fosse. Jouant avec un plaisir non dissimulé au «*croque-petons*», il adore en effet se faire la dent sur

le plus long doigt de pied de ses clients, pour confirmer leur trépas, bien entendu.

Autour de cet être atypique, fervent admirateur de Delacroix et fin amateur de jazz, s'entrecroisent les destins fragiles d'éplorés de tous acabits: des inconsolables, des profiteurs, des insensibles, des impudiques et même des lubriques. Traversant le siècle avec une assurance peu commune, Adrien Stèle n'est restera pas moins un bon vivant, friand de bonne chère, de vin et de soirées endiablées. Des plaisirs qu'il partagera avec ses meilleurs amis et compagnons de bringue: Hazel et Benoît, respectivement fossoyeur au cimetière Montparnasse et prêtre à l'église Saint-Pierre-de-Montmartre. Les trois drilles forment d'ailleurs un guilleret trio qui aime bien, à l'occasion, se payer des folles escapades afin



Henri Lamoureux

Une incursion dans l'univers
clos de l'itinérance

Écrit avec passion, intense et vivant, *Squeegée* trace un portrait sans concession de notre société et constitue un vibrant plaidoyer en faveur des laissés-pour-compte.



vlb éditeur

www.edvlb.com

MAXIME BERNIER

POUR UN TAUX UNIQUE D'IMPOSITION

POUR EN FINIR AVEC LE MYTHE DES TAUX PROGRESSIFS

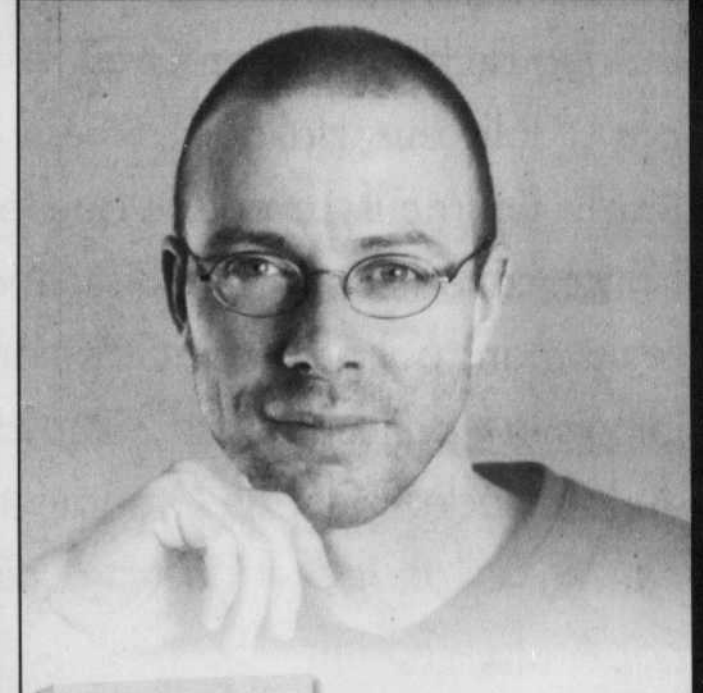
Ce petit livre présente en termes accessibles la nature et le fonctionnement du taux unique d'imposition et les avantages qui en découlent, en particulier pour les plus démunis de la société. Selon l'auteur, la progressivité des taux d'imposition ne repose sur aucun critère de justice, mais sur le fait qu'une majorité peut établir un impôt discriminatoire aux dépens d'une minorité. Or aucune discrimination n'est justifiable et surtout pas celle-ci qui, en réalité et contrairement à ce qu'on prétend, est nuisible à tous, mais surtout aux moins bien nantis.

LES ÉDITIONS VARIA

ISBN 2-922245-88-8 • 76 p. • 9,95 \$

WWW.VARIA.COM

Romanichels

XYZ
éditeurDaniel Pigeon
Ceux qui partentGilnei n'a pas trouvé le bonheur
au Québec. Il préfère cirer les
chaussures des passants à Rio!Daniel Pigeon
Ceux qui partent

198 p. • 22 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

LIBER

Joseph J. Lévy
entretiens avec
HÉLÈNE REBOULAU BOUT DE MON ÂGE...
Comprendre le vieillissement,
apprivoiser la mort

LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

Dans le labyrinthe

Un roman fascinant signé Claude Delarue

LISE GAUVIN

Auteur d'une quinzaine de romans, dont *La Lagune*, en 1974, qui lui valut le prix du meilleur roman, nouvelliste, essayiste et biographe de Poe ainsi que de Baudelaire, Claude Delarue, originaire de la Suisse romande, livre avec *Les Chambres du désert* un ouvrage fascinant dont les allures de roman policier font contrepoint à l'interrogation existentielle qui le traverse.

Un compositeur de musique peu connu, Jérôme Beauchamp, se trouve engagé presque malgré lui dans la recherche de son ami Andrezej Rawicz, photographe célèbre, disparu sans laisser d'adresse. C'est la sœur d'Andrezej, Sonia, cantatrice et amante de Jérôme, qui pousse celui-ci à mener l'enquête et à quitter l'Australie, où il séjourne depuis de nombreuses années, pour suivre la piste possible de son frère en Europe. Au même moment, toujours en Australie, un voyageur inconnu s'installe à Coober Pedy, capitale mondiale de l'opale, dans le but de repérer un gisement jadis exploité par son grand-père. Ce survenant, qui se fait appeler Adam Owl, s'installe au Dedalus Hotel, établissement luxueux dont la particularité est de se déployer non pas en surface mais dans les profondeurs de la terre. Ainsi le roman fait-il alterner, en une ordonnance rigoureuse, les deux motifs de la quête qui animent les personnages: celui du déplacement et celui, plus inquiétant, du voyage immobile au cœur du labyrinthe humain. Dans l'un ou l'autre cas, ce sont les lieux qui sont d'abord interrogés et convoqués à titre de témoins.

Le parcours qu'emprunte Jérôme Beauchamp le mène à quitter sa retraite paisible en Australie, où il semble résigné à finir ses jours comme compositeur sans orchestre et sans public, pour se rendre dans la capitale française afin d'y retrouver son ami disparu, Andrej. Les retrouvailles avec la Ville lumière sont décrites avec le regard aigu de celui qui en a déjoué les mystères depuis long-

temps: «C'était l'heure de l'apéritif. L'heure où naguère, quand assis derrière le bureau chantourné et mastoc monté sur une estrade au milieu du hall central, attendant d'hypothétiques amateurs de théâtre ou de cabaret pour leur vendre un billet, je lisais Les Onze Mille Verges d'Apollinaire et observais à la dérobée de très vieilles caravelles couvertes d'or, boucanées par les lointains voyages sentimentaux et les expéditions guerrières, glissant toutes voiles dehors vers le bar Hemingway; l'heure où les mains alourdies de bagues, étoilées de naevus, soulèvent entre leurs serres écarlates le mille et unième verre de champagne pour boire en riant au souvenir de ceux qui n'ont plus soif. L'heure aussi où le concierge, cette institution en uniforme, griffonne pour un octogénaire solitaire l'adresse d'une putain de luxe, puis commande du caviar pour la veuve du 106.» Jérôme s'adapte tout de même assez bien à son nouveau rôle de détective privé et, faute d'Andrej, retrouve d'anciens amis et reprend ses habitudes de citadin familial des cafés et des bars. Mais voilà qu'au moment même où il croit reconnaître la silhouette de son ami, un accident l'oblige à séjourner quelques jours dans un hôpital français. Il s'y retrouve sans papiers et, condamné à l'anonymat, parvient à s'enfuir dans un Paris inondé par une crue sans précédent. Il en sera quitte pour renouer, entre deux verres de vin, avec l'image de ce jeune homme qu'il était jadis, un jeune homme «assis solitaire à l'écart devant ses feuilles de papier à musique, ce jeune espoir désespéré épris d'absorptions sonores qui restait là des heures durant à révolutionner les harmonies». Mais il s'éloignera assez vite de ce monde de souvenirs: en empruntant les pas de son ami et en suivant sa trace, il croit sans doute pouvoir échapper à son propre sentiment d'échec.

Adam Owl, à sa façon, tente aussi de retracer des vestiges d'un monde perdu, celui du grand-père prospecteur dans les mines d'opale d'Australie. Mais ce retour s'accompagne chez lui



Claude Delarue

d'un désir d'enfouissement du passé, désir rendu symboliquement par le lieu même où il choisit d'habiter, le Dedalus Hotel, hôtel souterrain dont chaque étage est séparé d'une épaisseur de plafond d'au moins deux mètres. Sa propre chambre, se trouvant à une profondeur de 25 mètres sous terre, est entourée d'un silence quasi total. «Sortant de l'ascenseur, Owl écoutait avec délices le bruissement de la porte coulissante se refermant derrière lui, le claquement étouffé des santiags sur les dalles du couloir et, enfin, cet indescriptible bourdonnement du sang circulant dans le cerveau; la rumeur du silence. Jamais il ne croisa personne, aucun signe ne laissait deviner à ce niveau la présence d'autres clients. En fait, il était le seul habitant de l'étage.» Pour échapper à ce silence, les habitants de Coober Pedy ont inventé des environnements sonores préenregistrés qu'ils installent dans les demeures: conversations, bruits familiaux, bourdonnement d'insectes ou fond musical: «Dans la chambre d'Adam Owl, le hasard avait voulu que ce fussent des bêlements de moutons qui, s'amplifiant peu à peu, donnaient l'illusion qu'un troupeau entier traversait sans se hâter l'espace cavernicole avant de s'évanouir dans l'épaisseur de la roche.»

Mais le voyageur a aussitôt demandé qu'on interrompe ces bruits, au risque de se trouver «bien seul», comme on le lui a laissé entendre. L'allusion aux moutons n'est pas fortuite: Adam Owl, se rappelant un moment les aventures d'Ulysse, se fait appeler «Personne» lorsqu'il doit subir un interrogatoire de police pour un méfait commis dans le musée de l'opale. Mais la supercherie, cette fois, n'aura que peu d'effets.

On n'échappe pas si facilement à son propre passé. Adam Owl, dont le nom d'emprunt connote le commencement de l'humanité et l'œil qui voit dans la nuit, s'enfoncé peu à peu dans les méandres de sa propre mémoire et devient, sous le regard complice des habitants de Coober Pedy, prisonnier à la fois d'un jeune monstre psychopathe, nouveau Minotaure enfoncé dans un espace labyrinthique désigné sous le nom de dugout, et des images surgies de son existence antérieure, une existence habitée de fantômes tenaces. Il s'en tirera, comme Icare, en tentant de fuir de nouveau. Comme Icare encore, la chute n'en sera que plus spectaculaire.

Roman complexe, celui-ci emprunte à la musique son art du contrepoint et l'idée d'une reprise, avec de nombreuses variations, d'un thème riche en harmoniques: celui de la création et des aléas du statut de l'artiste, de l'infime distance qui sépare le prétendu succès de l'échec présumé, de l'atmosphère de doute qui entoure toute incursion dans le monde de l'inconnu. En choisissant comme héros principal un photographe célèbre dont la réputation était liée à une sorte de «don de seconde vue» mais un don qui, selon les indices, prenait souvent l'aspect de présages inquiétants, le romancier, par ailleurs biographe de l'auteur du *Portrait ovale*, Edgar Poe, a fait intervenir les pulsions de vie et de mort qui habitent tout artiste, mettant ainsi discrètement en garde contre le risque de figer, en les fixant, les contours mouvants des êtres et des choses. Son nouvel Icare, attiré par «la puissance des apparences», a voulu s'approcher au plus près de l'instant qui transforme l'existence en destin. Il entraîne le lecteur à sa suite dans un voyage énigmatique et singulier.

LES CHAMBRES DU DÉSERT
Claude Delarue
Fayard
Paris, 2002, 412 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Luxe et pauvreté de la belle Angélique

Aristocratie et amour en Nouvelle-France

SOPHIE POULIOT

«Elle qui, quelques années plus tôt, s'était laissée aller à l'insouciance et avait profité de ce que lui procuraient l'amour, la gloire et la richesse n'eut plus que sa détermination et son courage pour faire face aux privations.» *La Belle Angélique*, rédigée par Nadine Grelet (*La Fille du cardinal*, VLB éditeur) en collaboration avec Jacques Lamarche, auteur de nombreuses biographies de personnalités historiques, est un roman de plus dont l'action se situe en Nouvelle-France, un autre récit dont l'héroïne, dégageant un charme irrésistible, connaîtra le faste des bals aristocratiques puis les misères de la guerre, celle-ci se soldant en l'occurrence par la conquête anglaise.

Angélique Renaud d'Avène des Méloizes, jeune fille d'une noble famille de Nouvelle-France, doit se marier sans amour à la suite du décès de son père, de la ruine de sa famille et de la cruauté de sa mère qui souhaite la vendre, en quelque sorte, à un riche commerçant. Repoussant le négociant, elle épouse plutôt le jeune Michel-Hugues Péan de Li-vaudière avec qui elle vit une relation platonique, mais sans heurt, confortablement installée dans une existence luxueuse et sans souci.

La situation perdure jusqu'à ce que le nouvel intendant français François Bigot débarque en terre d'Amérique et qu'il pose son regard sur la délicate dame. Ce sera le début d'une époque de libertinage et de festivités immodérées au cours de laquelle certains s'enrichissent pendant que d'autres, les Britanniques, en profiteront pour cerner ce territoire dépourvu d'une armée digne de ce nom.

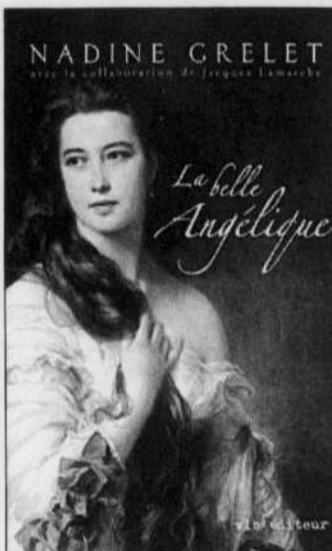
L'écriture efficace mais sans excès de charme adoptée par l'auteure sert essentiellement à mettre en relief le luxe, les parures, l'amour emporté et jaloux qui liait Bigot à Angélique, ainsi que la noblesse de cœur, l'élégance, la sensibilité, la sensualité, la beauté et autres qualités accordées au superlatif à l'héroïne — on ne saurait, en effet, avoir plus «héroïne» que cette femme décrite comme étant destinée à être le point de mire de tous. Bref, *La Belle Angélique* est un roman historique au sens

où l'on entend souvent le genre, c'est-à-dire plein de diamants, de perles, de maris qui ne savent pas se faire aimer, d'amants idylliques, d'embûches momentanées au bonheur, de titres de noblesse, d'écus, de soldats, de paysages grandioses, de peaux satinées, de parfums enivrants et ainsi de suite.

Bien qu'il ne soit pas déplaisant à lire — n'exagérons rien —, le roman de Nadine Grelet est plutôt quelconque. Certes, on ne peut pas réinventer l'histoire avec un grand H, mais puisqu'on en fait un roman, aussi bien rendre celui-ci intéressant, ponctuer le tout de nuances, d'un brin d'originalité et, pour quoi pas, s'écarter un peu des psychologies stéréotypées et des sentiments convenus. Le lecteur a bien ici quelques données politiques et historiques à se mettre sous la dent, mais hélas pas en quantité suffisante pour qu'il soit sustenté, surtout lorsqu'il doit supporter des mièvres telles que «tant de choses bouillonnaient au fond d'elle au moment où elle devenait femme...». Le désir de mêler portrait social, connaissances historiques et divertissement est parfaitement légitime, mais encore faut-il savoir doser chacun de ces éléments et insuffler à cet amalgame unicité et panache.

LA BELLE ANGÉLIQUE

Nadine Grelet, avec la collaboration de Jacques Lamarche
VLB éditeur
Montréal, 2003, 464 pages



Lire plus, lire mieux, lire...

BLANCHE

Le magazine québécois sur les littératures écrites ou traduites en français

www.nuitblanche.com

Au sommaire du numéro 90

Une entrevue: Élise Turcotte

par L. Amyot; des articles:

L'Orfeo de Hans-Jürgen Greif

par L. Jolicœur; Halldór Laxness

par R. Bourneuf; La poésie québécoise et

franco-canadienne par T. Bissonnette;

Les romans policiers par L. Laplante; «Le livre

jamais lu» par Jean Désy; «Écrivains méconnus

du XX^e siècle»: Éloi de Grandmont

par M.-C. Lalande; «Idées à découdre»

par Andrée Fortin.

En librairie le 28 mars 2003

offrez-vous un abonnement

4 numéros pour 20\$ (prix courant 25,30\$)

Nom: Prénom:

Adresse:

Ville: Code postal:

Tél.: Courriel:

 Ci-joint mon paiement par chèque Par carte de crédit Visa n°:

Date d'expiration:

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355
Courriel électronique: nuit.blanche@multim.com

La librairie MARCHÉ du LIVRE présente:

L'UNIVERS DE LA BANDE DESSINÉE

PLUS DE 8000 TITRES

801 de Maisonneuve Est, angle St-Hubert BERRI-UQAM 288-4350

Olivieri
librairie & bistro

Olivieri, la librairie des événements littéraires, politiques, sociaux et philosophiques.

La librairie Olivieri présentera les livres des auteurs présents lors du Festival Metropolis Bleu du 2 au 6 avril 2003 à l'hôtel Renaissance 3625, avenue du Parc

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Le très grand ressenti de la Flandre

GUYLAINE MASSOUTRE

Existe-t-il des points communs entre la Flandre et le Québec? Peut-être. Rien, en littérature, n'a braqué les projecteurs sur la Flandre. A Paris, on l'a unie aux Pays-Bas, invités au Salon du livre, sans entendre comment elle s'en distingue. L'Union des écrivains et écrivains québécois a tissé des liens plus discrets, en offrant une résidence d'écriture aux Flamands Pol Hoste et Geert van Istendael, ici le mois dernier.

La rencontre est déjà fructueuse. Hoste a signé *Le Ciel de Mirabel. Carnet* (1999) — récit d'un voyage en avion —, suivi d'un roman encore non traduit — histoire d'un couple qui n'arrive pas à sortir de son hôtel montréalais. Une suite est en cours, prouvant que la mélancolie flamande rebondit.

Ces romanciers, au cœur sis en Flandre, portent le regard ailleurs. Que leur révèle l'espace-temps du Québec? Allez savoir qui, des deux partenaires, a ouvert la liaison ancienne entre Québécois et Belges: le fait est là. La très grande finesse d'expression belge, héritée de la scolastique, se plaît à froter en flamand le «réalisme magique», le «surréalisme latent» aux vertus et différences, d'ici.

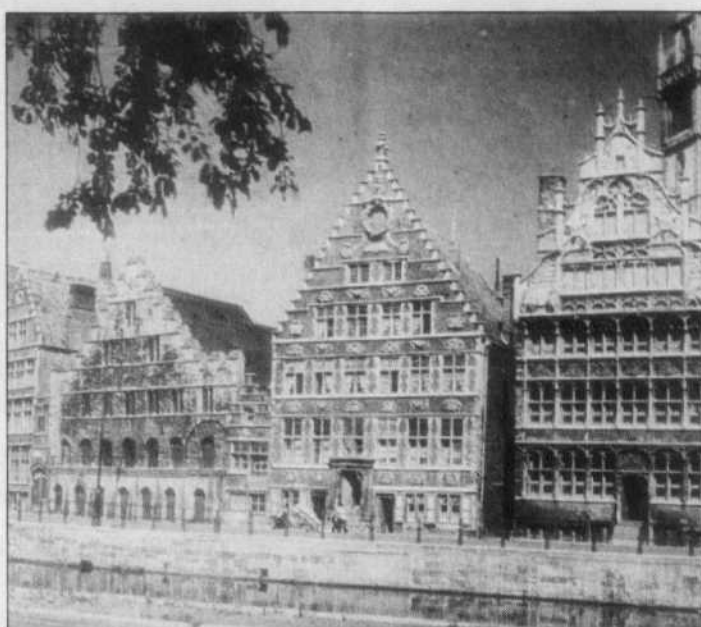
Une question de lieu

«Cette beauté particulière du Nord», évoquait Yourcenar, devant l'immensité des ciels changeants et la solidité des constructions humaines. Flandre plurielle aux contours singuliers, aucune réalité n'est plus entêtée que «la lente fougue flamande». Comment lire alors son paysage? «Comme du braille», propose le poète Luuk Gruwez.

Officiellement, les Flandres sont jumelles: il y a l'occidentale, chef-lieu Bruges, et l'orientale, dominée par Gand. Régionalement, la Flandre jouit d'une réelle autonomie sur quatre provinces et demie. Plus secrètement, ses parties divisées englobent ensemble leurs polders sous la mer du Nord, appelant leur remontée naturelle vers Londres, le partenaire commercial ancien — l'«invisible vis-à-vis», selon l'écrivain national Hugo Claus.

Rien n'est plus complexe que la petite entité Flandre. L'histoire a malmené la bourguignonne du XV^e siècle, si splendide pour ses peintres, soudain basculée dans l'oubli. Entre les Pays-Bas et la France, elle a choisi sa lutte, sa langue, ce flamand que parlent près de six millions de gens (60 % des Belges). Elle a confié à Bruxelles, capitale de l'Europe, le soin de reconnaître son unité régionale et son apport dynamique à la vocation babélienne du haut lieu de la culture européenne. Son caractère, héritage flamand, elle en a fait un point fort de la fédération belge: la diplomatie.

Si ses villes — des musées à ciel ouvert — croulent sous le poids de l'histoire, rien n'est plus surprenant que le rire flamand. Qui ne connaît l'ironie de Jacques Brel, célébrant dans la caricature la lourdeur de ses compatriotes? Il faut lire, chez un Stefan Hertmans, ou chez le jeune poète Paul Bogaert, le dadaïsme belge, pratiqué comme un art, fou de surprises et d'exagérations, entre le grotesque



SOURCE INSTITUT BELGE D'INFORMATION

Le Quai aux herbes, à Gand, en Flandre orientale.

et la satire. Il a la saveur du peuple, l'histoire d'un socialisme qui tisse encore des liens.

Une question de temps

Au quotidien, quantité de détails — des plus kitsch aux plus subtils — sont parés d'éloquence. «Le désarroi de la Flandre est lié au fait qu'elle a connu deux siècles de noir», explique Herman Jacobs, critique littéraire rencontré à Mortsel, près d'Anvers. Sa décadence ressemble à l'Irlande dans sa période la plus sombre. Mais à partir de 1890, sa littérature redémarre et entre dans une renaissance, que consacre une réception internationale, depuis les 25 dernières années.

Aujourd'hui, le catholicisme étroit, sur lequel l'unité belge repose, ouvre ses écluses, livrant, ainsi que l'écrit Claus, ses «récits creux / sur le passé, / aux habitants avides jusqu'à leur ultime culbute / parmi les choux-fleurs». Des rêves cocasses, décollés de la misère, rompent avec l'abondante production de romans de la terre et des malheurs urbains.

Le critique flamand insiste sur l'héritage littéraire. Il revient à Gerard Walschap, né en 1898, l'année où disparaissait Georges Rodenbach, flamand francophone célèbre qui vivait à Paris. S'il fallait en nommer deux? Ce seraient l'autodidacte Hugo Claus et le socialiste Louis Paul Boon, lequel s'est suicidé en 1979, laissant *La Route de la chapelle* (1953, trad. 1999), un roman expérimental qui alliait l'invention formelle et l'engagement social.

Le Chagrin des Belges (trad. 1985), remontant aux années 40, est un incontournable. «Claus est un prodige, un protégé de la littérature flamande», commente Herman Jacobs en pesant ses mots. Cinéaste, régisseur, dramaturge, poète, ce romancier livre une œuvre inégale, avec des ouvrages sublimes. Il est une institution nationale. Loin de la légèreté française et latine, il a su dire l'inélégance, la grande frustration des auteurs flamands en lutte contre le poids de la terre et des paysans. Le motif de l'inceste court à travers son œuvre «de pure fabrication, absolument artificielle, non romantique», ajoute le critique, soulignant ses adaptations de tragédies antiques.

L'émancipation multiforme des années 60 affecte les écrivains flamands. Ivo Michiels, avec *Le Livre alpha* (1963, trad. 1967), séduit Beckett, tandis qu'on débat du scandale qu'il provoque au Parlement. M'offrant tout son temps, mon hôte sort de sa sacoche bourrée de livres *Fromage* (1933, trad. 2003) de Willem Elsschot, évoque Walter van den Broeck (*Lettre à Baudouin*, 1980, trad. 1984), Tom Lanoye (*Célibat*, trad. 1996) et le plus jeune Paul Mennes, «le plus talentueux de la génération des trente-cinq ans». Le rythme de Mennes, calqué sur les vidéoclips et inspiré de «Bret Easton Ellis sans son éclat artificiel», n'affecte pas le jugement serein du collègue.

S'il me vante l'anti-intellectualisme de Leo Pleyssier, un inventeur du Nouveau Roman de la Flandre profonde, il parle aussi des pastiches de Stefan Hertmans, «l'intellectuel derridien». Mais s'il aime, c'est la vie instable selon Peter Verhelst, performeur d'une insondable ingénuité. Le critère de ses goûts restera inconnu, accroché au «très grand ressenti de la Flandre»: une culture pétrée de traduction, une lenteur toute belge, un sens aigu de la clarté et de la précision.

Lancement aux Éditions TROIS des livres de

Claire Varin, *Le carnaval des fêtes*
Jacques Rancourt, *La nuit des millepertuis*
Mary Meigs, *Le temps rêvé : une passion*, traduit de l'anglais par Marie José Thériault
Alain Fortaich, *La dragonne qui avait perdu sa flamme*

le vendredi 4 avril 2003 de 18 h à 19 h



au Festival Metropolis Bleu
la librairie Metropolis, salle Le Floréal
Hôtel Renaissance, Montréal
3625 av. du Parc

Agenda littéraire

Avril 2003

UNEQ

Union des écrivains et des écrivaines québécois

MARDI 1^{er} AVRIL 2003, 19 H 30

Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN

MICHEL MARC BOUCHARD

Lecture de textes de l'auteur

par VINCENT GRATON

Maison de la culture Frontenac 2550, Ontario Est, Montréal.

Entrée libre.



MERCREDI 23 AVRIL 2003, 19 H

L'écrivain au cœur du monde

TABLE RONDE DEVANT PUBLIC

Avec CHRYSTINE BROUILLET,

CATHERINE MAVRIKAKIS,

SERGE PATRICE THIBODEAU

JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE ET DU DROIT D'AUTEUR

Diffusion en direct sur la chaîne culturelle de

RADIO-CANADA (100,7 FM)

Animation : ALINE APOSTOLSKA

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal.

Entrée Libre.

Renseignements et réservations au (514) 849-8540 www.uneq.qc.ca



CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Maison des écrivains Québec

CULTURELLE

LE DEVOIR

LITTÉRATURE CUBAINE

D'exils et de trahisons
Leonardo Padura, écrivain «du dedans»

JOHANNE JARRY

«Je me suis habitué à voir le monde depuis ce coin étranger et lointain. Mais je n'ai pas pu tuer mon passé...» C'est ce que confie un exilé cubain à un autre exilé cubain dans *Le Palmier et l'Étoile*, le récent roman de l'écrivain Leonardo Padura.

Deux hommes que plus d'un siècle sépare partagent un destin d'exil. Le poète romantique José Maria Heredia doit quitter Cuba en 1823 quand on apprend qu'il milite pour l'indépendance. Il n'y reviendra qu'une fois avant sa mort à Mexico, à l'âge de 35 ans. L'intellectuel Fernando Terry, lui, a quitté l'île dans les années 1970, après avoir perdu son poste de professeur à l'université: il était accusé de ne pas avoir informé les autorités qu'un de ses amis projetait de fuir Cuba. En Espagne, il poursuit son travail d'enseignant et ses recherches sur le poète Heredia. Dix-huit ans après son départ, il reçoit une lettre où on lui apprend avoir peut-être retrouvé «les papiers perdus de Heredia». Le poète fut le sujet de sa thèse de doctorat et Fernando continue d'être hanté par son œuvre et son destin.

Le roman de Padura se déroule en trois temps. Il y a d'abord le retour de Fernando à Cuba où s'entremêlent sa quête du manuscrit perdu et ses retrouvailles avec ses amis et des paysages qui l'habitent encore. La quête est double pour Fernando: il veut retrouver le journal de Heredia, mais aussi savoir qui l'a dénoncé, se libérer de cette trahison qui l'obsède et l'enchaîne au passé, l'empêche de vivre au présent.

En alternance, le lecteur parcourt le journal de Heredia qui est, précisons-le, entièrement inventé par Padura. Dans un style qui traduit bien l'âme romantique, on découvre comment un jeune homme enflammé, épris de justice pour tous les habitants de Cuba, perd sa liberté par vanité. Dans ce journal, Heredia révèle la naissance d'un enfant illégitime conçu avec une jeune femme appartenant à une famille influente, rend compte des mouvements contestataires réprimés qui marquent la vie politique de l'époque et témoigne



de l'effervescence de la vie intellectuelle et culturelle de Cuba au début du XIX^e siècle. Ces pages tracent un portrait vibrant de l'identité cubaine que les poètes comme Heredia et José Martí ont contribué à définir en l'inscrivant dans leurs poèmes lus avec autant de ferveur encore aujourd'hui.

Ce journal compromettant pour les proches de Heredia l'est tout autant pour quelques hommes influents de Cuba, leur sang étant lié à celui du poète. Pendant des dizaines d'années, le document est protégé par des francs-maçons. Sa lecture provoque différentes réactions. Pour certains, sa valeur historique est incontestable; pour d'autres, mieux vaudrait le brûler. Pour le fils de Heredia, ce journal éclaire tout autrement le mythe qui entourait son père. «Quand j'ai lu ces papiers, j'ai compris qu'il n'avait pas été le personnage que l'on étudie maintenant à l'école. Ce fut un pauvre homme qui se fourvoyait dans des situations qui le dépassaient et à qui il arriva tout le bonheur et tout le malheur du monde, bien que le malheur ait nettement dominé.» Pourtant, le lecteur constate au fil des pages que Heredia, bien que fier de son succès, est

conscient de ses limites et de sa naïveté, cause de sa perte. Cette vie légendaire est donc, en partie, une création des lecteurs qui l'ont ensuite inscrite dans les manuels d'histoire.

Comme au baseball

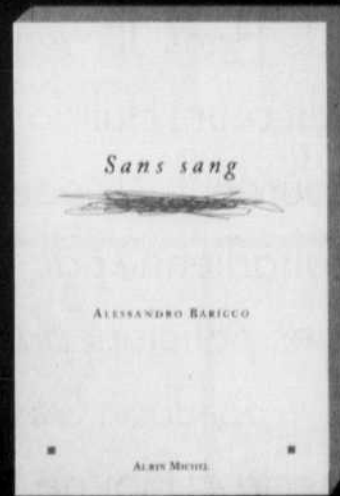
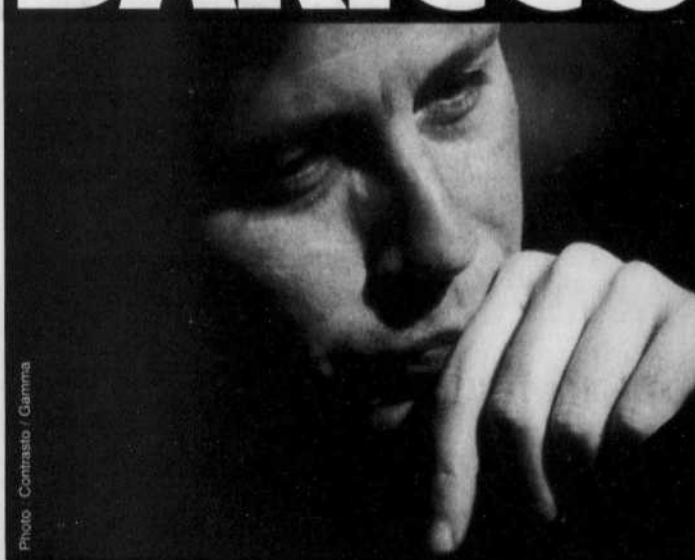
L'écrivain cubain Leonardo Padura est incapable de s'imaginer vivre en étranger, ailleurs qu'en son pays. Il écrit ses livres à Cuba et vit, entre autres, des droits qui proviennent de ses publications à l'extérieur du pays. Ses trois autres romans publiés en français par les Éditions Métailié mettent en scène un personnage récurrent: le flic Mario Conde, écrivain en panne payé pour faire la loi dans un pays où la corruption gagne du terrain. Comment Leonardo Padura peut-il être critique envers un régime qui laisse très peu de marge de manœuvre à ceux qui le sont? Dans une entrevue qu'il accordait au quotidien *Libération*, il explique que «les règles de vie d'un écrivain du dedans» ressemblent à celles qu'on doit suivre au baseball: «Elles sont nombreuses et compliquées. On peut les transgresser, les pervertir. Mais il ne faut jamais passer les limites du terrain. Quand l'arbitre siffle, il est trop tard.»

Ce n'est sûrement pas un hasard si les figures centrales de son roman *Le Palmier et l'Étoile*, trahies par les leurs, sont forcées à l'exil. Cette réalité politique et ses répercussions humaines traversent l'œuvre de l'écrivain comme un tourment. Une œuvre particulièrement sensible à la question du passé, des racines et de l'histoire, et dont les principaux personnages demeurent inconditionnellement épris de Cuba.

LE PALMIER ET L'ÉTOILE

Leonardo Padura
Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Elena Zayas
Éditions Métailié
Paris, 2003, 396 pages

Alessandro BARICCO



«C'est pour le lecteur le moment de la surprise heureuse et de la poésie.»

Marcel Schneider, *Le Figaro Littéraire*, 6 février 2003

«Cent pages que l'on lit le souffle court, l'émotion au bord des lèvres.»

Marcelle Padovani, *Le Nouvel Observateur*, 5 février 2003

«...de ces sensations qui n'ont pas encore de noms et que seul un véritable écrivain en deux temps et deux mouvements sait faire naître comme des étincelles au bout des doigts.»

Jean-Baptiste Harang, *Libération*, 6 février 2003

«Un roman dur et éblouissant qu'il faut lire aujourd'hui, à l'ombre de la folie qui agite le monde, jusqu'à la dernière ligne, car c'est dans son ultime souffle qu'il prend tout son sens.»

Marie-Claude Fortin, *Voix*, mars 2003

«Un très beau petit roman... Baricco est bourré de talent.»

René Homier-Roy, *C'est bien meilleur le matin*, 7 mars 2003

Albin Michel

www.albin-michel.fr

Les belles histoires d'Yvon Leroux



Éditions TROIS-PISTOLES

ESSAIS

La démocratie autoritaire

ULYSSE BERGERON

La machine de guerre américaine est en marche. Il y a quelques mois, Albert Legault, professeur à l'Université du Québec à Montréal où il est responsable d'une chaire de recherche en relations internationales, écrivait: «Les États-Unis ont cessé à toutes fins utiles de croire, aux vertus des institutions internationales et à leurs alliés. Ils sont curieusement acculés à une diplomatie quasi unique dans l'histoire de la politique étrangère américaine: la tentation démocratique autoritaire.»

Le lien élaboré entre les réseaux terroristes, fortement criminalisés, et les armes de destruction massive a ouvert une porte aux États-Unis

Cette tentation, Legault la définit comme une vision du monde et de l'avenir qui n'est pas inspirée par le bas, soit par la population, mais plutôt par «une vision de sécurité imposée par le haut.»

Depuis la chute du communisme, les relations internationales se sont transformées. La bipolarité qui assurait l'équilibre précaire de la guerre froide a disparu. La dissuasion nucléaire n'a plus le même poids. Les menaces apparaissent aujourd'hui asymétriques. Elles viennent «de groupes amorphes ultraviolents à la Oussama ben Laden ou d'autres organisations du même acabit.»

Voilà que «le terrorisme est désormais considéré comme "acte de guerre", ce qui renforce la liberté stratégique d'intervention américaine», souligne Albert Legault. Le lien élaboré entre les réseaux terroristes, fortement criminalisés, et les armes de destruction massive a ouvert une porte aux États-Unis. Il est maintenant possible pour Washington de mener des offensives contre les «États voyous». Pourtant, comme Albert Legault en faisait mention à l'occasion d'un article publié dans *Le Devoir* le 17 septembre 2001, «un acte de guerre sur le plan du droit international

suppose l'identification d'un État ennemi ou à tout le moins qu'on déclare la guerre à un État.»

A l'intérieur d'une démocratie, le terrorisme devient rapidement le terrain d'un affrontement entre deux concepts fondamentaux: les libertés civiles et la sécurité nationale. Aujourd'hui, il semble bien que cette dernière se considère depuis l'étranger même... Il faut agir. Il faut prévenir les coups. D'où la stratégie d'«action préventive» dévoilée par le président des États-Unis à la célèbre académie militaire de West Point en mai dernier.

Si les réflexions qu'Albert Legault propose semblent fort connues, c'est qu'elles ont été régulièrement soulevées et débattues depuis quelques mois. Néanmoins, le professeur Legault réussit à tracer les grandes lignes d'une situation dont les enjeux sont cruciaux pour l'avenir des relations et des organisations internationales.

L'avenir reste incertain. L'Irak n'est-il en réalité que la pointe de l'iceberg? Legault s'interroge: «Une fois le cas de l'Irak réglé, jusqu'où doit-on aller par la suite? Comment réagira l'Irak et que faire de la Corée du Nord et de tous les autres États, la Libye par exemple, soupçonnés d'être engagés dans la fabrication d'armes bactériologiques ou chimiques?» Des questions qui restent encore sans réponse.

LA LUTTE ANTITERRORISTE OU LA TENTATION DÉMOCRATIQUE AUTORITAIRE

Albert Legault
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2002, 165 pages

La mémoire pour nourrir l'espoir

Trois écueils guettent celui ou celle qui s'adonne à l'écriture de ses mémoires ou de ses souvenirs dans le but de les partager avec le public lecteur: le passéisme, la complaisance envers soi-même et la tentation de l'exhaustivité qui résulte en une avalanche de détails encombrants.



Louis O'Neill

Prêtre devenu époux, professeur d'éthique sociale à l'Université Laval dans un Québec en pleine transformation, ministre des Affaires culturelles et des Communications au sein du gouvernement Lévesque, chrétien engagé et indépendantiste militant, Louis O'Neill, au moment de livrer ses «propos et souvenirs d'un citoyen libre», aurait pu facilement succomber à la tentation d'imposer son parcours et ses idiosyncrasies à ses destinataires: abondante, la matière de sa vie coïncide, dans une large mesure, avec l'évolution sociale du Québec des années 1930 à aujourd'hui. Il s'est bien gardé, cependant, d'en rajouter, et c'est la raison pour laquelle son témoignage se reçoit avec grand plaisir.

Élevé dans la gare de Bridge à Québec dont son père était le chef, O'Neill a choisi la métaphore ferroviaire comme ligne directrice de son essai autobiographique. Intitulé *Les trains qui passent*, cet ouvrage raconte avec une belle sérénité le passage du Québec d'hier (avant 1950) à celui d'aujourd'hui en insistant particulièrement sur les transformations subies par le système d'éducation, sur la métamorphose d'un catholicisme en quête de modernité et sur le progrès de l'incontournable question nationale.

La sagesse de Louis O'Neill, dans ce témoignage, réside en sa capacité de penser la rupture moderne que fut la Révolution tranquille sans préjudice à l'égard du passé qui l'a précédée. Il est possible, laisse-t-il entendre, de se réjouir de la venue au monde de ce nouveau Québec, de saluer l'aggiornamento enclenché par Vatican II et d'embrasser enfin un nationalisme mature et d'avenir sans pour autant, à la manière des modernistes sans mémoire, rejeter dans les limbes de l'arriération sociale le Québec ancien.

Non, écrit Louis O'Neill, «l'histoire de l'éducation au Québec ne se résume pas à une grande noirceur

suivie d'une grande clarté», mais, oui, «on doit beaucoup aux centaines de collaborateurs qui ont contribué aux travaux de la Commission Parent». Au sujet du rôle historique de l'Église québécoise, il adopte un point de vue semblable: «À travers les compromis politiques, la religiosité bornée, des traditions sclérosantes issues d'un lointain passé et dont le poids se fait encore sentir, l'Église a créé et soutenu des œuvres essentielles, des instruments de survivance et de développement qui servent d'assises à de nouveaux projets et de nouveaux départs. Somme toute, on peut être fier de ce passé, aussi bien à titre de chrétien qu'à celui de Québécois.»

Fier de ce passé, donc, dont la plus remarquable des noblesses est d'avoir permis son propre dépassement. À la manière d'un Fernand Dumont et d'un Jacques Grand'Maison, quoique plus modestement, O'Neill se fait ainsi l'apôtre lucide d'une nécessaire modernité québécoise qui n'exclut pas la gratitude envers les ancêtres.

Homme de mémoire, le penseur s'avère aussi un homme d'action préoccupé par le Québec et la foi de demain. Aussi, à ces souvenirs sobres et généreux qui chantent la marche de son peuple viennent s'ajouter un plaidoyer en faveur de l'indépendance nationale conçue comme une ouverture à soi-même et au monde et une profession de foi catholique fondée sur l'essentiel du message évangélique, «plus simple, allégée, débarrassée d'alluvions encombrantes, axée sur la personne du Christ incarné, homme parmi les hommes et image du Verbe». Ce que souhaite l'éthicien, entre autres, c'est la construction d'une éthique catholique «recentrée, c'est-à-dire opérant un déplacement des pôles de sensibilité morale en direction de la justice sociale, de la moralité structurelle et de



À l'époque ministre des Communications, Louis O'Neill dévoilait en 1978 une plaque pour commémorer la mort de Québécois tués par l'armée en avril 1918 lors d'une manifestation contre la Conscription.

l'éthique politique, au lieu d'une sorte de fixation sur certains aspects de l'éthique sexuelle. Celle-ci en revanche est en besoin pressant d'un aggrégement».

Venus de loin, les trains de Louis O'Neill, parce qu'ils n'ont pas épuisé toutes leurs promesses, restent à prendre.

L'espoir, malgré tout

C'est du même besoin de nourrir l'espoir à la source de la mémoire qu'est né le *Calepin d'espoir* d'Emilien Dufresne, rédigé en collaboration avec sa fille Danièle. Jeune bûcheron gaspésien, Dufresne ne sait pas vraiment ce qui l'attend quand il se porte volontaire, en 1941, pour combattre dans l'armée canadienne. Plus ou moins réfléchi, sa décision n'en est pas moins résolue.

Aux camps d'entraînement militaire de Rimouski, d'Angleterre et d'Ecosse succédera finalement l'intense matin du 6 juin 1944, ce jour J du débarquement en Normandie où il rencontrera «la mort, la vraie, celle qui est gluante et froide» et où il expérimentera dans le désarroi «cette consigne du chacun pour soi». Après avoir appelé sa mère au secours au plus fort des sanglants combats, le jeune soldat Dufresne, moins de 24 heures plus tard, sera fait prisonnier de guerre par les Allemands.

Ce que raconte aujourd'hui son *Calepin d'espoir*, ce sont les privations endurées, la faim qui déchire le ventre, la saleté corporelle et les voyages en chars pour animaux qui annihilent la dignité, la longue et épuisante marche hivernale à travers la France et l'Allemagne, mais aussi l'espoir de la libération et du retour à la maison, un vol de navets qui permet de garder le contact avec la saveur du monde et, enfin, la sensation de l'eau fraîche sur le corps décharné qui fait rebondir, écrit-il, la vie dans le cœur. L'horreur,

donc, et la grâce, qu'il faut raconter pour dire le prix de la paix et de la liberté.

«Toutes les chroniques, les études ou les analyses scientifiques, affirment justement le préfacer Jacques Lemay, peuvent être utiles pour mieux appréhender la réalité que les otages de cette guerre ont endurée, mais rien ne vaut le récit de cette mémoire humaine pour en approfondir son intensité. À nous d'y réfléchir pour en faire un ferment de l'avenir.»

À l'heure où la télévision nous renvoie ces images troublantes de soldats irakiens désarmés et agenouillés dans le désert et celles de soldats américains fait prisonniers de guerre et terrifiés sous l'inquisition ennemie, le *Calepin d'espoir* d'Emilien Dufresne, modeste récit d'un ex-fantassin dépassé par les événements tragiques, prend tout son sens.

«Un jour, écrit sa fille en avant-propos, j'ai ressenti le besoin de remercier mon père d'avoir combattu. De s'être engagé dans cet effort collectif pour freiner l'avancée d'un personnage dangereux avec une idéologie dévastatrice.»

Il n'est pas sûr, malheureusement, que les enfants des combattants actuels en terre irakienne pourront en dire autant, de manière aussi assurée.

louiscornellier@parroinfo.net

LES TRAINS QUI PASSENT

PROPOS ET SOUVENIRS D'UN CITOYEN LIBRE
Louis O'Neill
Fides
Montréal, 2003, 246 pages

CALEPIN D'ESPOIR
Danièle et Emilien Dufresne
Septentrion
Sillery, 2003, 142 pages

Renaissance Montréal Hôtel
3625 avenue du Parc

Au Festival Metropolis bleu

Table ronde: Le poète et l'essai
5 avril 18h
Avec Normand de Bellefeuille, Pierre Ouellet et Paul Bélanger
Animation: Marie-Andrée Lamontagne

Collection Chemins de traverse

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie
www.lenoroit.com

Salon du livre de l'Outaouais stand 345

Debout sur la tête d'un chat

Danièle Vallée et Virgini Bédard

Finaliste
Prix Trillium 2002 - Prix LeDroit 2003
Prix des lecteurs Radio-Canada 2002

Éditions David

1678, rue Sansonnet
Ottawa (Ontario)
K1C 5Y7
Tél.: (613) 830-3336
Télec.: (613) 830-2819
ed.david@sympatico.ca
www.3.sympatico.ca/ed.david

Des livres pour savoir

100 PIÈCES DU THÉÂTRE QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE ET VOIR
Lucie-Marie Magnan et Christian Morin

445 p. 12,95 \$

Lucie-Marie MAGNAN et Christian MORIN

Une traversée époustouflante du répertoire théâtral québécois.

EN RAPPEL

100 ROMANS FRANÇAIS QU'IL FAUT LIRE
H. Gaudreau et F. Ouellet

Éditions Nota bene

Olivieri
librairie bistro

CAUSERIE avec **SERGIO PITOL**

Invité du festival Metropolis Bleu
Auteur de *Le Voyage*
Éditions Les Allusifs

Animée par **Madeleine Poulin**

Vendredi 4 avril 19h00
RSVP 739-3639 5\$

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

ASSOCIATION DES AUTEURS ET AUTEURES DE L'OUTAOUAIS

GUY JEAN DU SANG SUR LES ASTILBES
Des chambres à gaz aux chambres à coucher, Guy Jean débusque la violence masculine...

Invité d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais, 26 au 30 mars

LIVRES

BIOGRAPHIE

Le cabaret mondial de Tristan Tzara

MICHEL LAPIERRE

En 1957, un commando de jeunes poètes fait irruption dans une galerie d'art parisienne où se sont rassemblés, autour de Tristan Tzara, des nostalgiques du mouvement dada. «*Nous manifestons, proclamons les intrus, contre la dégénérescence des dadas.*» L'un des jeunes gens sort un pistolet et tire plusieurs coups de feu sur un tableau de Man Ray. La police arrête les trublions. Man Ray demande qu'on les relâche et explique aux journalistes qu'à leur âge, il en aurait fait autant. «*Au fond, ils ont eu une saine réaction.*», conclut le peintre et photographe américain. Les dadaïstes comme lui n'étaient rien de moins, se rappelle-t-il, que des artistes qui réclamaient la destruction de l'art...

Ce drôle d'événement, raconté par François Buot dans la première véritable biographie de Tristan Tzara, nous plonge dans l'ambiance qui régnait, en février 1916, au cabaret Voltaire de Zurich. Samuel Rosenstock, un poète roumain de 19 ans déjà connu sous le nom de Tristan Tzara, venait d'y fonder un mouvement révolutionnaire hors de toute catégorie. En feuilletant le dictionnaire au hasard, Tzara baptise «dada» ce mouvement cosmopolite et polyglotte qui n'est en réalité qu'une «*belle atmosphère de bordel*», comme le dira plus tard Aragon, déçu de ne pas avoir été de la fête. Soirée russe, soirée française, percussions africaines, improvisations scéniques, danses frénétiques au cœur de la Suisse alémanique pendant la Première Guerre mondiale! Né dans une oasis au milieu de l'Europe en flammes, Dada est tout, sauf une école littéraire.

Tzara se veut poète, mais, selon lui, la poésie, expression vitale de la liberté, est beaucoup plus qu'un art. «*C'est en vertu du droit sacré à l'imagination, précisera-t-il, que l'antilittérature de Dada a subordonné l'art aux valeurs humaines.*» Si Dada veut le bonheur de l'humanité, il se fiche de la politique. Tzara joue aux échecs avec un des clients du cabaret zurichois, un Russe moustachu et barbichu. «*Je ne savais pas que Lénine était Lénine. Je*



Tristan Tzara, aristocrate et révolutionnaire, en 1937.

MINISTÈRE DE LA CULTURE / FRANCE

l'ai appris bien plus tard», avouera candidement le poète.

Buot retrace avec brio l'évolution intellectuelle de Tzara, mais il aurait dû insister davantage sur l'opposition entre l'esprit européen, voire universel, de Dada et l'esprit étroitement français de l'avant-garde parisienne de l'époque. En 1919, dès que Tzara quitte Zurich pour Paris, les malentendus se

multiplient. Comme la France est le pays des définitions, Dada, créé par un «*barbare auto-stylé*» et un «*génie sans scrupules*», doit désormais se définir à ses risques et périls. «*Je suis contre les systèmes*», proclame Tzara. André Breton, qui admire le poète roumain, ne cache pas ses réticences devant le nihilisme insouciant de Dada. «*J'ai au même degré que vous la passion de*

détruire», dit Breton à Tzara. Mais ne faut-il pas s'en cacher?»

Relations avec le surréalisme

Le franc-parler de Tzara détermine déjà les relations ambiguës et tumultueuses que le père de Dada entretiendra avec le surréalisme. Ce nouveau mouvement, lancé par Breton en 1921, s'apparente à Dada

mais s'en distingue en conservant au milieu du délire un sens discret des convenances. Il est dans une certaine mesure une réaction contre l'intransigeance anarchiste de Dada. La jungle surréaliste dissimule un reste de jardin à la française. Si le pape Breton peut se passer de Dieu, il ne rejette pas tout à fait l'esprit cartésien. Quant à son occultisme, si étranger à la lutte acharnée contre le mystère entreprise par Dada, il sent le sectarisme. La manie des excommunications dans le mouvement surréaliste se heurte au je-m'en-foutisme idéologique de Tzara.

Au lieu d'être doctrinaire, Dada deviendra mondain, au grand scandale de Breton. Tzara raffolera du jazz-band de Jean Cocteau, portera le monocle et dansera avec le Tout-Paris. Victime de son exubérance et de la fuite du temps, Dada éclate sans jamais mourir. En 1931, Tzara lui donne le visage assagi de *L'Homme approximatif*, saisissant recueil de poèmes qui décrit un être évoluant dans l'à-peu-près, «*avec un cœur comme valise et une valise en guise de tête*». La valise renfermera le mouvement surréaliste et le Parti communiste, ces frères ennemis, et la valise pourra les évacuer, en temps opportun, au nom de la liberté. *L'Homme approximatif* mêle le bruit des chaînes au son des cloches sans se faire d'illusions. «*Les cloches sonnent sans raison et nous aussi*», écrit Tzara. Animé par «*l'espoir somnambule*», le poète appuie la cause républicaine au cours de la guerre d'Espagne et milite par la suite dans la Résistance.

Comme le souligne François Buot, de grandes figures de la beat generation, Corso, Burroughs et Ginsberg, reconnaîtront en Tzara un père spirituel et tenteront, avant qu'il ne meure, en 1963, de nouer des liens avec lui. C'est dire toute la puissance du «*grain de tonnerre*» et du noyau de rêve semés par Tristan Tzara dans un cabaret zurichois pour accomplir le déclouement bordélique du monde.

TRISTAN TZARA

François Buot
Grasset
Paris, 2002, 480 pages

ÉCHOS

Métropolis bleu

(Le Devoir) — Le festival Métropolis bleu ouvre ses portes à Montréal cette semaine et se poursuivra du 2 au 6 avril, à l'hôtel Renaissance Montréal et dans d'autres endroits de la ville. On sait que le Grand Prix Métropolis bleu, assorti d'une bourse de 10 000 \$, sera décerné à l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé. Le festival compte aussi une foison d'activités: tables rondes, hommages, projection de films, etc. Le festival accueille cette année des écrivains des cinq continents et une cinquantaine d'écrivains du Québec.

Festival de conte

(Le Devoir) — À partir de mardi prochain, et jusqu'au 6 avril, le festival de conte De bouche à oreille se déploie à Montréal. Dans différentes salles, soit L'Intrus, rue Rachel, la Sala Rossa, boulevard Saint-Laurent, ou la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, on pourra découvrir ou retrouver différents conteurs, d'Alain Lamontagne à Jean-Claude Germain, en passant par Kim Yaroskeskaya, l'inoubliable Fanfreluche, et Guth Desprex, invité d'honneur de France.

Le débarquement de Marie Laberge

(Le Devoir) — Qualifié de «roman bien mené» par le quotidien belge *Le Soir*, *Adélaïde*, premier tome de la saga de Marie Laberge, vient de paraître en France, aux Éditions Anne Carrière. En France, le roman s'est inscrit rapidement sur la liste des meilleures ventes de la revue professionnelle *Livres Hebdo*. De son côté, l'hebdomadaire populaire *Madame Figaro* a qualifié le livre de «chef-d'œuvre». Et *Gala*, le magazine à potins de la jet-set, s'est montré enthousiaste au possible.

Nuit Blanche

(Le Devoir) — Cette revue, qui fête cette année son 20^e anniversaire, présente dans son numéro du printemps une entrevue avec Elise Turcotte, poète, nouvelliste et romancière.

L'ANEL, tout comme l'UNEQ, défend le droit d'auteur

400 coups
Actualisation
Adage
Alire
Alliage
Allusifs
Anne Sigier
Art Global
Artichaut
Banjo
Beauchemin
Beauchemin international
Berger
Bibliothèque québécoise
Blé
Boréal
Broquet
Bureautique Agathe Bisson
CEC
Chenelière/McGraw-Hill
Chouette
CIDIHCA
Courte échelle
Cram
David
Décarie
Dramaturges
Écosociété
Écrits des Forges
Édimag
Éditions du Gouvernement du Canada
Educalivres
Fides
Flammarion Québec
FPR
Ganeshia
Grande Marée
Griffon d'argile
Guy Saint-Jean
Herbes Rouges
Héritage
Hôpital Sainte-Justine
Humanitas
Hurtubise HMH
Île de la tortue
Instant même
Interligne
JCL
Jeux de mots
La Liberté
Lescop
Liber
Liberté nouvelle
Libre Expression
Logiques
Loup de Gouttière

Extraits du Code d'éthique de l'Association nationale des éditeurs de livres, auquel tous ses membres ont adhéré :

3.1 L'éditeur professionnel reconnaît la contribution essentielle de l'auteur à l'entreprise d'édition. Il s'établit entre l'auteur et l'éditeur une relation privilégiée marquée par la confiance et le respect mutuel, dans la poursuite d'objectifs communs d'ordre culturel, social et économique.

3.5 L'éditeur professionnel reconnaît que l'œuvre de l'auteur résulte d'un travail qui mérite d'être justement rémunéré. Il offre conséquemment des conditions qui s'accordent aux usages de la profession et il s'engage à verser selon les termes du contrat d'édition les redevances et autres droits dus à l'auteur, avec indication de leurs sources.

Le Code d'éthique de l'ANEL peut être consulté sur le site Internet de l'Association www.anel.qc.ca

Marcel Didier
Marie-France
Médiaspaul
Michel Quintin
Modulo
Morin
Mortagne
MultiMondes
Noroît
Nota Bene
Nouvelles
Nouvelles Éditions de l'Arc
Novalis
Paix
Paume de Saint-Germain
Phare
Phidal
Pierre Tisseyre
Plaines
Planète rebelle
Plaine lune
Presses de l'Université de Montréal
Presses de l'Université d'Ottawa
Presses de l'Université du Québec
Presses de l'Université de Laval
Presses Inter Universitaires
Prise de parole
Protégez-vous
Publications du Québec
Remue-ménage
Renouveau pédagogique
Reynald Goulet
Rogers Media
Roseau
Sabord
Saint-Martin
Saint-Yves
Sauvagine
Sciences et Culture
Septembre
Septentrion
Sogides
Soleil de minuit
Soulières
Stromboli
Sylvain Harvey
Transcontinental
Trécaré
Triptyque
Trois
Trois-Pistoles
Ulysse
Vents d'Ouest
Vermillon
Ville-Marie
XYZ
Yvon Blais

ASSOCIATION NATIONALE

DES ÉDITEURS DE LIVRES

Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)
2514, boul. Rosemont, Montréal (Québec) H1Y 1K4
Tél.: (514) 273-8130